

et surtout des traits de l'imaginaire tels que les références culturelles et historiques, la causalité événementielle ou la conception du pouvoir.

Dévoiler l'imaginaire, sorte de matrice de perception et d'interprétation du vécu quotidien qui révèle et donne sens à toute sensation, pensée et événement, c'est plonger au cœur de la société pour en extraire son mode de fonctionnement ; car c'est seulement en sa-

chant comment les acteurs perçoivent et interprètent tout ce qui les entoure que l'on peut comprendre leurs attitudes, leurs stratégies, leurs désirs et leurs rêves.

Gilles Séraphin (6)

(6) ORSTOM/OCISCA (Observatoire du changement et de l'innovation sociale au Cameroun).

Le romancier tanzanien Euphrase Kezilahabi

EUPHRASE Kezilahabi fait partie – avec le dramaturge Ebrahim Hussein – de la nouvelle génération tanzanienne des années 70, issue de l'Université de Dar-es-Salaam, qui a considérablement renouvelé la littérature swahili. Il est l'initiateur d'une poésie nouvelle, de forme libre, en rupture avec les règles traditionnelles de la prosodie arabe. Ses recueils tels *Kichomi* (1) (1987) ou *Karibu Ndani* (1988), aux tonalités intimistes, connaissent un réel succès auprès des Tanzaniens et restent inscrits au programme des études secondaires et universitaires. E. Kezilahabi est aussi un romancier d'avant-garde, célèbre dans toute l'Afrique de l'Est swahiliphone, depuis la parution de *Rosa Mistika* (1971). Ses deux der-

niers romans, *Mzingile* et *Nagona* (1990) sont le meilleur exemple du croisement des genres par lequel il accueille toutes les réalités : à la fois romans populaires en langue kikerewe, sa langue d'origine, inspirés de la mythologie des îles Ukerewe, sur le lac Victoria ; contes philosophiques où intervient la pensée de Martin Heidegger et de Jean-Paul Sartre ; contes merveilleux pour enfants, nouvelles fantastiques.

Nagona est un questionnement acide des réalités humaines, parfois sombre, difficile, mais sans cesse relevé d'humour et de merveilleux onirique. Il est inspiré du récit oral des origines familiales de l'auteur, tel que le lui a rapporté son grand-père, mettant en scène l'itinéraire initiatique, préparatoire à une surprenante danse de possession, d'un jeune homme à la recherche d'une figure mythique des îles Ukerewe : *Nagona* est, tour à tour antilope,

(1) Traduit en italien par E. Bertoncini sous le titre de *Soferanza*, Institut des langues orientales, Pise, 1987.

femme, lumière et vérité métaphysique, symbole de la tragique responsabilité de l'homme et de la puissance destructrice de son savoir. Une formule quasi biblique pourrait le résumer ainsi : « *A l'origine était l'accident...* », accident universel provoqué par la connaissance, d'où est produite toute existence. Les souvenirs d'enfance – la présence émouvante d'un grand-père à l'agonie, ses dernières paroles, la période des termites (2)... –

(2) L'action se déroule au moment de l'année où, selon la légende, les termites viennent s'enfouir dans le sol pour renaître sous forme d'arbres.

vont accompagner le narrateur tout au long de sa formation et relancer sans cesse ses interrogations. Au terme de sa quête, tandis que s'accélérent les préparatifs de la danse finale qui révélera la vérité de chacun, il reste encore à se purifier, à recevoir une absolution propitiatoire. Le chapitre VIII nous fait ainsi pénétrer le secret de la confession dans une scène dialoguée, presque théâtrale – au rythme lent, percuté – entre la figure du narrateur et celle du prêtre. Elle montre comment peut fonctionner la parole – celle du prêtre, sacramentelle – lorsque la situation apparaît délibérément insensée...

Chapitre VIII

- « – Je suis venu.
 – Je t'attendais. Je savais que tu allais arriver maintenant.
 – Comment le saviez-vous ?
 – Les habitudes du métier.
 – Je ne sais par où commencer.
 – Tu veux qu'on parle dans cette maison ou à l'église ?
 – A l'église. Il n'y aura personne là-bas.
 – Mais il n'y a personne non plus ici !
 – Bon, alors faisons-le ici.
 – Tu veux du vin ?
 – Non. Mon cœur est rempli de doutes.
 – Moi je suis prêt. Peut-être te faut-il du temps pour te préparer ?
 – Non. Ce que je vais te dire, j'ai pris toute une année pour le préparer.
 – Tu t'en souviens ?
 – Je n'ai pas cessé de le répéter.
 – On y va ?
 – On y va. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen. Je me suis confessé pour la dernière fois il y a deux siècles.
 – Quel âge as-tu ?
 – Je n'en ai pas.
 – Qu'est-ce que tu veux dire ?
 – Le temps est seul capable de répondre à ta question.
 – Quel est ton nom ?
 – Tu n'es pas censé me connaître. Mais si tu veux savoir, nous sommes beaucoup en un.
 – Je doute que tu sois celui sur qui je comptais. Enfin, continuons. Pourquoi avoir attendu aussi longtemps ?
 – Les mirages. Et l'oubli.
 – Ou plutôt la paresse ?
 – Non.
 – Continue.

- Je voudrais confesser les péchés suivants : j'ai commis l'adultère de nombreuses fois.
- Tu peux dire combien, à peu près ?
- Des milliers de fois, peut-être, ou plus.
- Tu te rappelles celles avec qui tu l'as commis ?
- En partie... En partie je ne me les rappelle pas.
- Tu es toujours adultère ?
- Oui.
- Chaque jour, tu couches avec combien de femmes, et combien de fois ?
- Une l'après-midi et la nuit une autre.
- Combien de fois ?
- Cinq fois chaque fois.
- Avec les mêmes ?
- Parfois, oui. Les autres sont de passage.
- Mhh ! Tu les aimes ?
- Certaines.
- Tu es marié ?
- Oui.
- Tes relations avec ta femme sont bonnes ?
- Assez.
- Assez, c'est-à-dire ?
- Assez pour bien causer, se disputer un peu, s'amuser ensemble, ne pas se faire confiance, se mépriser un peu, s'entraider et faire les enfants.
- Combien d'enfants avez-vous ?
- Sept.
- As-tu réellement l'intention d'en finir avec l'adultère ?
- Oui.
- Mhh ! Continue.
- J'ai pris part au meurtre de quatre personnes.
- Et de quelle manière ?
- J'ai payé des gens pour les tuer.
- Et combien les as-tu payés ?
- L'un 700 000, un autre 500 000, un autre 400 000, un autre 1 000 000.
- Pourquoi voulais-tu les tuer ?
- Pour dégager le chemin.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Ils étaient en travers de mon chemin, certains pour des questions de femmes, certains pour des questions de pouvoir.
- De quel pouvoir ?
- La présidence.
- Mhh ! Tu es passé devant le tribunal ?
- Eux, ils y sont passés.
- Ils ont été condamnés ?
- Certains ont été relâchés, certains emprisonnés.
- A quelle peine ? La perpétuité ?
- Non. Quelques mois seulement.
- Tu as donné quelque chose pour obtenir de faux témoignages ou entraver le cours de la justice ?
- Oui.
- Par exemple ?
- J'ai payé les juges.
- Et ce pouvoir, tu l'as obtenu finalement ?
- Non.
- Tu aimerais être président ?
- Oui.
- Tu as toujours l'intention d'éliminer ceux qui sont sur ton chemin ?

- Non.
- Tu sais que c'est un très grand péché ! Tu dois jurer une bonne fois pour toutes que tu ne participeras plus à un assassinat. Tu dois être prêt à recommencer une nouvelle vie.
- C'est bien pour ça que je suis ici.
- Mhh ! Continue.
- J'ai volé l'argent de la nation.
- Combien ?
- Des milliards et des milliards de milliards.
- En combien de temps ?
- Pendant les deux siècles passés.
- Quelle voie as-tu emprunté ?
- La fraude. Et la mitrailleuse.
- Je ne comprends pas.
- J'avais la possibilité d'ouvrir des usines partout dans le monde. J'ai mis les terres en culture, fait prospérer la métallurgie. Je dominais l'économie mondiale.
- Qu'as-tu fait de cet argent ?
- Une bonne partie a servi à fabriquer des armes sophistiquées pour assurer ma sécurité personnelle, une autre à aider le gouvernement, et le reste je l'ai prêté aux pauvres.
- Et l'aumône ?
- Pour l'aumône, je dépense chaque année une somme considérable.
- Mais toutes ces richesses, tu les as acquises par le vol !
- Oui, c'est pourquoi je suis ici.
- Mhh ! Continue.
- J'aimerais beaucoup confesser de très grands péchés.
- Je suis prêt à les entendre.
- J'ai pris part à l'assassinat de présidents.
- Les présidents de quels pays ?
- Certains étaient de pays développés, mais la plupart du tiers monde.
- Pourquoi ?
- Pour des raisons économiques et politiques.
- Combien de présidents ?
- Je me souviens seulement de six.
- Mhh ! Continue.
- J'ai pris part au génocide de millions de Juifs et d'esclaves noirs.
- Pourquoi ?
- Je croyais à l'apartheid et à ma propre supériorité.
- C'est tout ?
- Je pensais pouvoir tricher avec l'histoire.
- Mhh ! Continue.
- J'ai aussi pris part au génocide de millions d'Indiens rouges, de Pygmées, d'Africains et de Sud-Américains.
- Pourquoi tous ces meurtres ?
- Je croyais que nous avions été choisis pour dominer le monde.
- Mhh ! Continue.
- J'aimerais confesser un péché et que tu l'assumes avec moi.
- Il est grand ?
- Oui, très grand.
- Eh bien, entendons-le.
- J'ai pris part à l'assassinat du Pape.
- Toi !
- Oui, moi.
- Tu es sûr d'avoir toute ta tête ? toute ta raison ?
- Non. C'est pourquoi je suis ici.

- Tous ces meurtres sont une invention. Ils n'existent que dans tes rêves de fou.
- Accordez au fou la rémission de ses péchés.
- S'il y a d'autres fous comme toi en ce monde, alors c'est la folie qui nous dirige tous.
- J'ai dit que nous étions beaucoup en un.
- Tu as dit que ces péchés couvrent combien de siècles ?
- Les deux derniers siècles.
- Mhh ! Laisse-moi réfléchir une minute.
- Père. Ne t'endors pas.
- Mhh ! Pardonne-moi. Le poids de tes péchés nécessite un second porteur de croix. Ah ! Si le grand serpent n'avait pas avalé toute la lumière, rien de ceci ne serait arrivé !
- Je suis venu me confesser.
- Tu as tué le Pape, tu as tué les Pygmées, tu as tué les Esclaves, les Juifs ; tous ces péchés, qui étais-tu pour les commettre ? Tu ne pouvais être partout dans le monde... Tu étais prêtre ?
- Oui, prêtre !
- Président ?
- Président !
- Docteur ?
- Docteur !
- Sheikh ?
- Sheikh !
- Inventeur ?
- Inventeur !
- Professeur ?
- Professeur !
- Professeur ? Toi, un professeur !
- Eh oui, nous sommes nombreux, les pécheurs !
- Mhh ! Tu as encore d'autres péchés ?
- Un grand et beaucoup de petits.
- Mais tu me fais porter un lourd fardeau ! Deux siècles de péchés !
- Dieu a créé le monde et tout ce qu'il y a dedans.
- Et le grand péché, il a quelle taille ?
- Plus grand que tous ceux que tu as entendus.
- S'il y en a un plus grand que le dernier, il va faire éclater ma tête !
- Je suis venu confesser tous mes péchés.
- Dis-le, ce grand péché.
- Père. Je ne crois pas en Dieu.
- Alors, pourquoi es-tu venu ici ? Qu'est-ce que tu fous ici ? Pauvre niais ! Je pensais que tu te confessais, et merde ! tu joues la comédie. Tu peux tricher avec moi, mais pas avec Celui qui est aux cieux.
- Oui, c'est pourquoi je suis ici.
- Brute épaisse ! espèce d'idiot ! d'ignard ! d'imbécile !
- Quoi ? moi, un niais, un idiot, une brute, un ignard, un imbécile. Mon père, vous m'insultez ?
- Pardon ! Moi aussi je suis un homme. Dieu ne t'a pas encore abandonné. La porte est encore ouverte.
- Oui, c'est pourquoi je suis ici.
- Maintenant tu crois en Dieu ?
- Comme-ci comme-ça.
- "Comme-ci comme-ça" ? Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Moitié moitié.
- Moitié moitié ! Ça a commencé quand, cette histoire ?
- Il y a pratiquement deux siècles.

- Comment est-ce arrivé ?
- Les mirages. Et l'oubli.
- Ces mirages et cet oubli, comment est-ce arrivé ?
- A force de douter, d'hésiter et de lire.
- Et ce doute, cette hésitation, toutes ces lectures, comment est-ce arrivé ?
- Avec la "*disciplina voluntatis*" (3), en croyant et en ne croyant pas en soi, et en voulant trop.
- Ça a commencé quand ?
- Après la mort de Dieu.
- Ah ! Et quand est-ce que Dieu est mort ?
- C'est à toi que je dois le demander.
- Pourquoi ?
- Vous l'avez enterré de vos propres mains après que Hegel l'a attaqué.
- C'est sûr, tu es fou.
- Il est mort.
- Qui ?
- Dieu.
- Quand ?
- Après avoir perdu de sa valeur. Et il ne ressuscitera plus.
- Eh ! On ne peut donner de valeur à Dieu.
- Alors, s'il n'a pas de valeur, ou c'est du toc ou il n'existe pas.
- Pure idiotie ! Et en plus, tu voudrais que je t'aide ?
- Je suis venu pour que tu enlèves mes péchés.
- Tu sais que tous tes péchés sont lourds, vraiment lourds, énormes. As-tu réellement l'intention de commencer une nouvelle vie ?
- Oui, c'est pourquoi je suis ici.
- Que veux-tu dire par "Oui, c'est pourquoi je suis ici" ?
- Père. Êtes-vous fâché ?
- Pardon. Tu as encore d'autres péchés ?
- Il n'en reste plus que des petits, tout petits.
- Comme ?
- Dire de temps à autre des mensonges, être envieux, orgueilleux.
- C'est tout ?
- Ce sont là mes péchés, du moins ceux dont je me souviens.
- Je ne savais pas qu'il fallait tout ce temps à une vie d'homme pour se faire. Deux siècles ! Si seulement je pouvais te forcer à vomir ton cœur, que tu ailles le laver à la rivière-source-d'existence. Peut-être qu'un jour il te faudra en venir là. Et attention qu'il ne t'échappe pas. Pour ta peine, tu réciteras dix fois le Je Crois en Dieu, plus le rosaire pendant trois jours. Maintenant demande pardon à Dieu pour tes péchés. Que Dieu te remette tous tes péchés par son pouvoir et sa puissance, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.
- Amen.
- Maintenant comment te sens-tu. Tu veux boire quelque chose ?
- Non. Je suis pressé.
- Où vas-tu ?
- Je vais me préparer pour un autre Grand Jour. Celui-ci est achevé.
- Quel Grand Jour ?
- Celui de la Grande Danse.
- Quand ça ?
- Le jour où le centre du cercle va éclater.
- J'espère vivre encore pour voir ce prodige.
- Adieu.
- Je te souhaite de vivre heureux. »

(3) En latin dans le texte.

Pessimisme de Kezilahabi, partagé entre le malheur d'une conscience pour qui l'histoire, finalement, se découvre sans raison et une critique radicale qui tire de l'amplification – ô combien provocatrice ! – une force insoupçonnée : esclavage, apartheid, génocides... corruption et dictature sont évoqués pour condamner une élite et ses multiples avatars (la figure du prêtre, du président, du docteur, du sheikh, ... et du professeur – comme E. Kezilahabi !). La question existentielle de la responsabilité trouve dans le genre romanesque une expression de choix, sans se réduire cependant, là, à un simple texte à message. Car ce roman se développe sur un doute fondamental : la raison moderne, telle que l'auteur la conçoit depuis l'avènement des religions du Livre, n'est-elle pas le plus grand accident de l'Histoire ? Ne convient-il pas dès lors de remettre en question la vérité et ses valeurs ? Il faut chercher ailleurs, plus loin, une vérité dont il ne reste que de lointaines paroles, souvenir d'un grand-père qui l'entrevit « *entre rêve et réalité, lorsqu'il s'intéressait à la pensée, et à voir plus que la pensée, à moitié conscient, au repos ou souffrant terriblement* » (chap. VII). La vérité du personnage de fiction, son identité culturelle, sociale – que dans un contexte autre que tanzanien nous pourrions appeler (néo)ethnique – se trouve complètement bouleversée : dans *Nagona*, les personnages sont indéterminés (« *Nous sommes beaucoup en un* », avoue l'initié) et l'individuation fait place à la circulation des figures romanesques. Ainsi la figure du prêtre, pourtant connotée avec précision (Occident chrétien, blanc, missionnaire et colonial, etc.) est au chapitre VIII comme touchée par la prolifération des signes de *Nagona* :

attente d'un second Sauveur, purification de l'âme dans la rivière-source-d'existence, rituel du passage... Son absolution finale, toute formelle devant l'énormité incroyable des fautes, à peine dénoncées par de pauvres « *Mhh* » de désapprobation, sert surtout à valider le discours insensé de l'initié et redonne à sa quête une impulsion finale.

Nulle morale ici et encore moins de leçon, mais une seule exigence, rigoureuse, peut-être austère, mais émouvante et sincèrement vécue jusqu'à l'exagération, au rêve, à la folie même : « *Tu es fou* », conclut le prêtre. Réinvestir de sens le réel, toutes les réalités (politiques, sociales, culturelles – autres que swahili...), tel se définit l'engagement de Kezilahabi, comme écrivain tanzanien. Mais les difficultés sont à la mesure des ambitions du romancier : E. Kezilahabi, fait plus que tout autre romancier tanzanien (à la différence de Ndyanao Balisidya, par exemple dont le roman *Shida* traite aussi des réalités sociales et politiques de la Tanzanie) l'expérience d'une langue réappropriée par le pouvoir, depuis que, en 1967, le kiswahili est devenu langue nationale et officielle, langue de la « majorité silencieuse » (4) mais aussi du pouvoir et de son idéologie, le socialisme-*ujamaa*. L'auteur distingue deux obstacles essentiels (5) : l'oblitération de son œuvre par une demande sociale soudainement élargie et la censure de l'*Ujamaa* (Nyerere s'est toujours opposé à l'enseignement de la philosophie, même à l'université).

(4) C'est le sens de l'article publié par l'auteur dans le *Bulletin de l'AELLA* (Paris, 8 décembre 1985), « Problèmes idéologiques et problèmes matériels de la production littéraire en Swahili ».

(5) *Ibid.*

D'où le parti pris d'une langue opaque, oblique jusqu'à l'antiphrase. A l'inverse du théâtre et de la poésie pour qui le fonds ancien en kiswahili, littéraire et populaire, a pu fonctionner comme un gage d'autonomie, la fiction narrative chez Kezilahabi semble faire de cette langue l'expérience douloureuse d'une matrice littéraire : médium culturel indispensable de réalités pluriculturelles.

Cette opacité et la richesse de l'interprétation que fait l'auteur de sa propre culture rend la traduction assez ardue. Elle semble néanmoins nécessaire pour porter à la connaissance d'un public non swahiliphone une œuvre à la fois représentative de la recherche d'E. Kezilahabi et du renouvellement que connaît la fiction narrative de langue kiswahili, trop souvent assimilée à des ouvrages datés – tels *Les Girofliers de Zanzibar* – et témoins exclusifs de la culture côtière. *Nagona* n'est pas un classique de la culture swahili, mais un lien entre l'univers culturel de la

côte et celui de l'intérieur (les îles Ukerewe). Cette traduction encore inédite a cherché essentiellement à respecter cette situation de l'œuvre, notamment en conservant les marques de l'oralité ; la tonalité particulière du conte, jusque dans ses aspects fantastiques ; l'usage de la répétition si nécessaire au conteur pour retenir l'attention de son public ; mais aussi – chaque fois que cela est possible – les jeux de langage du kiswahili, riche en redoublement expressif de syllabes (*wasi-wasi* pour exprimer le doute, générateur d'inquiétude ; *walewale* pour exprimer la similitude ; *tano-tano* pour la répétition de ce qui s'est produit cinq fois, etc.). L'enjeu est d'opérer des choix cohérents, sachant qu'il est impossible de traduire sans trahir, afin de montrer la vraie originalité d'une œuvre.

*E. Feyte, M. Salum
et G. Barot
Nantes/Dar-es-Salaam*